

**COMPTES-RENDUS
BIBLIOGRAPHIQUES**

Azema (Jean-Pierre), *Vichy-Paris. Les collaborations. Histoire et mémoires*, André Versaille éditeur, Bruxelles, 2012, 248 pages.

Jean-Pierre Azéma, un des meilleurs spécialistes de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, renouvelle, grâce aux recherches les plus récentes, un court ouvrage qu'il avait jadis consacré à la collaboration dans la France occupée.

L'auteur fixe avec précision les cadres chronologiques de son étude. Jusqu'à l'automne 1942 est pratiquée une collaboration du « donnant-donnant » : les Français espèrent que leur acquiescement aux exigences allemandes leur vaudra des faveurs et leur permettra d'imposer la Révolution nationale à l'intérieur du pays. Après l'hiver 1942, le poids de l'Allemagne s'accroît et en 1943 la France n'est plus qu'un satellite du Reich, tandis que les collaborationnistes se radicalisent dans le but d'accéder au pouvoir avec l'aval de l'occupant. Jean-Pierre Azéma retrace tous les épisodes de la période, de Montoire à Sigmaringen. Il étudie toutes les formes de collaboration, politique, militaire, raciale, économique, culturelle ; il n'oublie pas les autonomistes qui espèrent desserrer le joug centralisateur français avec l'aide des Allemands. Des développements nourris sont consacrés aux hommes de la collaboration, à leurs motivations, à leur degré d'engagement. Les partis, les organisations comme le Groupe Collaboration, la vie culturelle, la presse, la TSF, le cinéma sont passés en revue. L'auteur souligne l'importance de la propagande et de la censure, il montre l'évolution de l'opinion : pour connaître celle-ci, en 1942, les censeurs ouvrent et recopient chaque semaine quelque 350 000 lettres. La défaite amène une épuration dont le déroulement est bien évoqué. Le livre s'achève sur les mémoires de la collaboration, les enjeux, les étapes de l'analyse scientifique de la période.

Jean-Pierre Azéma ne vise pas à une présentation érudite, mais, grâce à sa maîtrise de la documentation et à un exposé d'une clarté exemplaire, il répond à toutes les questions, il définit le rôle et les responsabilités de chacun, il mesure les profits politiques, économiques, moraux des actions alors menées, il évalue la relation entre collaboration et mis en œuvre de la shoah. Une excellente mise au point.

Ralph Schor

Oulmont (Philippe), *Pierre Denis, Français libre et citoyen du monde*, Nouveau Monde Editions, Paris, 2012, 478 pages.

Pierre Denis (1883-1951) est un des ces inconnus de l'histoire qui ont joué dans l'ombre un rôle important. Fils de l'intellectuel dreyfusard Maurice Denis qui milita activement pour la création de la Tchécoslovaquie, il est élevé dans une famille protestante et patriote. Normalien, agrégé d'histoire et géographie, bénéficiaire d'une bourse qui lui permet de faire le tour du monde à partir de 1907, il se passionne pour les nouvelles formes d'exploitation agricole, notamment en Amérique latine. Il tire de son expérience diverses études dont un livre sur le Brésil et une brillante thèse de géographie sur la mise en valeur de l'Argentine. Il participe à la Grande Guerre, notamment comme officier de renseignement à Salonique. Nommé en 1919 à l'Université de Strasbourg, il quitte bientôt ce poste car il a fait la connaissance de Jean Monnet qui lui propose de le rejoindre au secrétariat de la SDN. Il travaille alors sur le dossier de la Haute-Silésie et s'initie aux questions financières. Cette nouvelle compétence lui sert quand, en 1927, il suit Monnet dans le monde des affaires. Il est désormais un expert financier reconnu qui se consacre entre autres à la Chine et au Vénézuéla.

En 1939, Denis, âgé de 56 ans, est mobilisé à sa demande comme lieutenant. En 1940, en désaccord avec son mentor Monnet, il rejoint le général de Gaulle en qui il reconnaît l'incarnation du patriotisme. Partisan de l'indépendance financière du mouvement gaulliste, il

organise la Caisse centrale de la France libre, ancêtre de l'actuelle Agence française de développement. En 1944-1945, il est attaché financier à Londres. Après la guerre, il retrouve Monnet au Commissariat au Plan et dans divers organismes financiers.

Philippe Oulmont, malgré la dispersion et la relative rareté de la documentation, brosse un portrait sensible et convaincant de cet homme discret, modeste, sévère et drôle à la fois, courageux, honnête, critique à l'égard des élites ayant failli en 1940, partagé entre deux admirations, l'une pour l'égocentrique Monnet et l'autre pour l'altier de Gaulle. L'un des points majeurs de ce livre réussi est justement de faire comprendre comment le vertueux Denis pouvait concilier son attachement pour deux hommes souvent antagonistes et pourtant convergents pour la défense de certaines causes.

Ralph Schor

Milza (Pierre), *Garibaldi*, Fayard, Paris, 2012, 681 pages.

Né le juillet 1807 d'une mère de Loano et d'un père marin de cabotage à Nice résidant dans le quartier du port de Lympia, d'une famille de huit enfants de la petite aisance locale, Giuseppe Garibaldi suivit pendant trois ans à l'école élémentaire l'apprentissage de la lecture et de l'écriture et les rudiments du latin et de l'italien et sans doute doit-il à son maître francophile Arena le goût de l'Eneide, de Tite-Live, de Cicéron et de César. A la suite il s'embarque sur la *Santa Reparata* et suit cependant sa mère au pèlerinage du jubilé pontifical à Rome en 1825. Après l'échec de l'insurrection de la *Giovane Italia* en Savoie en 1833 un avis pria les personnes ayant quelques nouveaux renseignements à fournir sur la Savoie de s'engager à faire tenir leurs lettres aux bureaux de postes du territoire français afin d'ôter au gouvernement sarde l'occasion de les intercepter et le prétexte si recherché d'exercer des mesures arbitraires¹ et Giuseppe Garibaldi s'exila à Marseille avant de s'embarquer pour Tunis, puis de Marseille encore pour Rio de Janeiro où, après l'échec de sa tentative de *Concrega* entre les exiles politiques italiens au Brésil, il leva de nouveau l'ancre en 1835 pour le Rio Grande do Sul qui recevait l'appui de l'Uruguay depuis 1837 et suscitait les convoitises du Brésil. En 1841 Giuseppe gagne Montevideo qui compte alors 4 000 Portugais, 9 400 Espagnols, 1 000 Français et 5 000 Italiens en guerre avec l'Argentine soutenue par l'Angleterre depuis 1838 qui mit le siège dans la baie si bien que le 11 décembre 1842 le général Paz abolit l'esclavage en Uruguay. En janvier 1845 Giuseppe Garibaldi est décoré par le général Ribera de la Légion italienne et le dote d'*haciendas*. En 1848 il rentre à Nice avec Anita et est annoncé avec liesse par *l'Echo des Alpes-Maritimes*. Voué tout entier à une idée de la République il se consacra dès lors au *Risorgimento* avant de se faire élire au Parlement français en 1871 avant d'être démis en raison de sa nationalité.

Thierry Couzin

¹ Frédéric C. Héran, *Du duché de Savoie ou état de ce pays en 1833, accompagné de l'origine du peuple savoisien, de celle de ses souverains, et de l'histoire des Etats Généraux de Savoie ; suivi de considérations sur la portion militaire de ce duché, sur la nécessité de porter les frontières de la France au Mont-Cenis et au Petit-Saint-Bernard, les seules limites naturelles entre cette possession et l'Italie*, Paris, 1833, p. 1